16 Juillet, 1847.

JOURNAL SEMI-HEBDOMADAIRE,

La Revue Canadienne publie un Album littéraire et musical, paraissant tous les mois, par livraisons de 32 pages de matières littéraires et 4 pages de musique. Les douze livraisons de l'année contiennent la matière de 10 volumes ordinaires.

ON S'ABONNE :

A Montreal, AUX BUREAUX No. 15, RUE ST. VINCENT.

A Quebec, CHEZ M. F. X. JULIEN, MAISON DE LA CORPORATION.

La Revue Canadienne,

DU MONDE POLITIQUE, RELIGIEUX, LITTÉRAIRE, INDUSTRIEL, ET COMMERCIAL.

LOUIS. O. LE TOURNEUX, RÉDACTEUR EN CHEF.

Education. Industrie. Progrès.

Vol. IV. No. 28

PARAISSANT LES Mardi et Vendredi

CONDITIONS D'ABONNEMENT.
(Payable d'avance.)

Abonnement au journal hebdomadaire seul, ... £1 0
Abonnement à l'Album Mensuel, Littéraire et Musical seul, ... £1 10
Aux deux publications réunies, ... £1 10
Tout instituteur s'abonnant et payant l'année entière, moitié prix de ci-dessus.

PRIX DES ANNONCES.
Six lignes et au-dessous, première insertion, ... 2s 6d
Dix lignes et au-dessous, première insertion, ... 3s 9d
Au-dessus par ligne, ... 4d
Toute insertion subséquente, le quart du prix.
(Affranchir les lettres.)

Feuilleton de la Revue Canadienne.

ETUDES HISTORIQUES.

LES HASARDS DE LA SAINT-BARTHELEMY.

—1572—

(*Suite.*)

II.—ENNEMIS ET FRÈRES D'ARMES.

Quand les capitaines de Losse et Salaboz furent sortis, le jeu continua encore avec plus d'emportement, quoique la plupart des bourses eussent été épuisées par Jacques de Savereux, dont la veine de bonheur n'avait pas tari un instant. Plus il jouait avec indifférence, étourdi et presque assoupi par le vin qu'il versait à pleins verres dans son estomac, déjà chargé de bonne chère, plus il voyait la fortune s'obstiner à le favoriser. Il n'avait jamais rencontré une si belle chance, et il commençait à s'en fatiguer, car le plaisir d'un joueur consiste surtout dans ces alternatives de perte et de gain qui tiennent sans cesse son esprit en éveil, et qui lui font éprouver des émotions toujours nouvelles ; un joueur, condamné à gagner infailliblement, se dégoûterait bien vite du jeu. Savereux, que la bouteille rendait encore plus gai et plus bavard qu'à l'ordinaire, buvait et parlait à lui seul autant que tout le monde. Il eût volontiers laissé là les dés s'il n'avait pas eu en main l'argent de ses amis et surtout celui d'Yves de Curson qui s'était décidé, comme les autres, à jouer et à perdre sur parole.

« Compagnon, nous sommes tous de beaux joueurs ! dit Savereux, dont les yeux clignotans et larmoyans ne demandaient qu'à se fermer tout à fait ; oui, les plus galants joueurs qui soient en la chrétienté !

Nous jouons comme des enfants ! interrompit le sire de Curson, irrité de perdre avec cette persistance, et de plus en plus dominé par l'ardeur du jeu, qu'il refusait de noyer dans le vin. Quatre cents écus d'or, ce n'est pas une affaire !

—Quatre cents écus d'or ! reprit Savereux : voilà dix ans que je joue tous les jours, et je n'avais encore possédé pareille somme !

Ça, quel est donc, s'il vous plait, le revenu de vos domaines de Savereux ?

—Mes domaines ! s'écria Jacques de Savereux, avec un énorme éclat de rire ; je suis noble, parceque feu mon honoré père l'était, et qu'il a de son fait anobli ma mère ; mais je n'ai d'autre patrimoine que mon épée, qui m'a fait ce que je suis, à savoir enseigne dans le régiment de messire le chevalier d'Angoulême. Je n'attends nul héritage et me contente des produits de ma paye et du jeu, pourvu que le vin soit frais et abondant.

—Vraiment ! j'aurais honte et regret de vous ôter ainsi le pain de la bouche et ne jouerai pas plus longtemps avec vous.

—Oui-dà, mon cousin, vous raillez. Mais, par Dieu ! je suis à cette heure plus riche que vous, et ce n'est pas moi qui joue sur parole.

—Entendez-vous dire que ma parole vaut moins qu'espèces sonnantes ! repartit Yves de Curson, piqué et confus de cette allusion à l'état présent de sa bourse. Tenez, ajouta-t-il, en détachant sa chaîne d'or et en la jetant sur la nappe, voici de quoi représenter et cautionner ma dette jusqu'à demain.

—Fi ! monsieur répliqua fièrement Jacques de Savereux. me regardez-vous comme un juif prêteur sur gage ?

—Point, monsieur, mais il me convient de jouer contre vous ce joyau qui a couté trois mille livres.

—Je jouerai tout ce qu'il vous plaira de jouer pourvu que ce soit sur parole, et que cette chaîne demeure à votre col.

—Jouons d'abord pour cette chaîne, que vous me restituerez moyennant 300 écus d'or, si je la perds.

—Je le fais afin de ne pas vous contrarier, mais à condition que nous boirons un peu pour nous tenir en haleine.

—Buvez tout votre soûl, mon maître, et jouons jouons.... Il n'est pas tard encore ?

—Dix heures et demie ! répondit un des assistants, accoudé sur la table et prêt à s'endormir. Qui frappe en bas ?

—La chaîne m'appartient ! dit Savereux, sans regarder les dés qu'il avait lancés hors du cornet.

—Non pas la chaîne, mais les trois cents écus dont elle est le gage, dit tranquillement Yves de Curson. Ce ne sont là que bagatelles et enfantillages. Jouons maintenant par cinq cents écus d'or à chaque jet de dés....

—Cinq cents écus d'or ! Monsieur mon ami, c'est avis que vous avez bu plus que moi, et aussi, que vous êtes moins sage !

—Je ne puis vous contraindre à jouer votre vin, dit amèrement le jeune homme.

—Mon gain ! Me le reprochez-vous ? Pareu ! je le jouerai jusqu'à la dernière pièce.

—Cinq cents écus par jet de dés ! Vous, messieurs, qui ne jouez pas, jugez des coups et comptez les sommes.

—On ne cesse de frapper, objecta quelqu'un qui s'était levé pour descendre à la porte, et qui avait bien de la peine à se traîner jusqu'à la fenêtre qu'il ouvrit. Capitaine !... Non, ce n'est pas lui ! C'est une femme !

—Une femme ! s'écria Savereux, qui laissa là le jeu et courut en trébuchant vers la fenêtre.

—Revenez donc monsieur de Savereux ! criait le sire de Curson avec dépit et impatience. Le merveilleux prétexte pour quitter le jeu !

—Au diable la nuit qui m'empêche de la voir ! disait Savereux en se penchant par la fenêtre avec tant d'abandon qu'il serait tombé, si on ne l'eût retenu par dernière. C'est une femme à cheval, avec un valet qui l'escorte.

—Que tous les diables catholiques emportent toutes les femmes ! grommelait Yves de Curson, en martelant la table avec le poing.

—Madame, que vous plait-il de nous ? dit Savereux élevant la voix, et saluant cette dame qui regardait en haut.

—Messire, un gentilhomme de Bretagne, nommé Yves de Curson, n'est-il point avec vous ? répondit l'inconnue qui tremblait en parlant ainsi à demi-voix, et qui ordonna en même temps au valet de prendre la bride du cheval.

Jacques de Savereux n'eut pas plutôt obtenu cette réponse, que la curiosité, la galanterie et une sorte de pressentiment le poussèrent à descendre pour voir de plus près cette dame dont l'accent lui était étranger. Il se précipita dans l'escalier, en se heurtant aux murs et à la rampe, comme un aveugle, et il alla tomber, de marche en marche, sur le seuil de la porte d'entrée. Le mouvement extraordinaire qu'il venait de donner à son corps acheva de troubler son cerveau en y faisant affluer les vapeurs du vin qu'il avait bu depuis plusieurs heures : ses yeux étaient voilés, sa langue épaisse et son gosier aride ; il n'en était pas moins empressé de paraître dans ce vilain état devant cette femme qu'il ne connaissait pas, mais qui lui avait semblé jolie et bien faite. Malgré ce désir dont lui-même ne se rendait pas bien compte, il fut longtemps à trouver la serrure, à tourner la clef et à ouvrir la porte. Il aurait fait encore une lourde chûte, après laquelle il se serait relevé avec peine, s'il n'eut trouvé fort à propos la muraille pour s'y cramponner des deux mains et pour conserver de la sorte une apparence d'équilibre.

—Ma... madame, dit-il d'une voix enrouée et inintelligible, bienheureux est celui que vous honorez de vos bonnes grâces !

—Ne pensez pas finir ainsi notre jeu ! criait Yves de Curson qui, s'imaginant que Savereux cherchait un prétexte pour se retirer avec son gain, s'était élancé à la poursuite de ce gentilhomme et l'avait saisi par le bras avec tant de force qu'il le soutint, lorsque ses jambes vacillantes ne le soutenaient plus.

—Ah ! c'est vous, Yves ! dit la dame, qui le reconnut à la voix, et qui fit approcher le cheval de la porte.

—Oh ! la divine et ravissante figure ! S'écria Savereux, en essayant de se dégager de l'étreinte du jeune homme. Ce n'est pas une mortelle, mais quelque nymphe, quelque naïade de la Seine, quelque ange du ciel descendu sur la terre !

Cette femme était, en effet, d'une grande beauté : son visage tourné vers Yves de Curson, avait été tout à coup éclairé par la lueur des torches portées par des soldats qui sortirent du Louvre ; Jacques de Savereux, à la vue de cette douce et mélancolique figure qui ne lui apparut qu'un moment, et qui rentra dans l'ombre presque aussitôt, oublia qu'il était ivre et voulut s'avancer dans la rue ; mais le sire de Curson ne lui permit pas, et, l'attirant dans le vestibule avec plus de ménagement que de violence, il le coucha doucement sur les dalles, où celui-ci s'agita et se roula inutilement, avec de terribles jurons, sans parvenir à se remettre debout. Tandis qu'il s'épuisait en efforts pour se relever et pour revoir encore la charmante femme qu'il avait entrevue, il recueillait précieusement dans son cœur le souvenir de cette jolie tête aux traits moelleux et corrects, aux yeux bleus pleins de finesse, aux joues pâles, sillonnées de larmes, aux blonds cheveux, dont quelques boucles s'étaient échappées du *scoffion* de velours sous lequel les femmes emprisonnaient alors la plus riche chevelure. Le scoffion, coiffe en forme de casque, surmontée d'une toque également en velours à nigrette et à lassure d'or, n'était pas chez cette inconnue le seul indice d'une naissance et d'une condition distinguées ; car il fallait qu'elle fut d'une bonne noblesse pour être vêtue d'étoffe de soie noire à passements d'or, et pour avoir une robe à *vertugale*, c'est-à-dire enflée autour des reins avec des baleines et des bourrelets de crin qui, par comparaison donnaient à la taille plus de finesse et d'élégance. Les lois somptuaires de Charles IX avaient renchéri sur toutes celles de ses prédécesseurs, et pendant son règne une bourgeoise, même la femme d'un magistrat ou d'un procureur, ne se fût pas exposée à payer l'amende, en augmentant l'envergure de sa robe, en la bordant de velours ou de canetille d'or et d'argent, et en portant *dorures à la tête*, comme disait l'édit dont les défenses ne s'appliquaient pas sans doute à cette dame ou *demoiselle*, qui se montrait ainsi en public avec un *carcan* ou collier et des bracelets émaillés.

—Pour Dieu ! Anne, que venez-vous faire céans ? lui dit Yves de Curson, qui s'était approché d'elle pour n'être pas entendu.

—Je viens savoir ce que vous devenez, reprit-elle timidement et pourquoi vous ne rentrez pas.

—Et que voulez-vous que je devienne ? répliqua-t-il, en ne cachant pas son dépit et son impatience.

—Ne vous fachez pas, et dites moi plutôt si M. de Pardaillan n'est point avec vous ?

—Pardaillan ! il couche au Louvre, ne vous en a-t-il pas averti ?

—Oui, par une lettre, reprit-elle en rougissant : il me disait dans cett épitre, que le roi de Navarre craignant qu'il ne fût pas assez en sûreté à son logis, car on prévoyait une émotion, du populaire, lui ordonna de passer la nuit au Louvre, avec les autres officiers de la maison et de la garde de mon dit roi de Navarre.

—Alors, à quoi bon demander des nouvelles de Pardaillan ?

—C'est...., c'est que je doutais de la vérité ....et j'appréhendais qu'il ne restât en ville avec vous à jouer et à banqueter.

—Je ne joue pas, je ne banquète pas !.... repartit le sire de Curson, qui feignit d'être irrité pour n'avoir pas l'air embarrassé. La peste soit des curieuses et des fiancées ! Où allez-vous maintenant ?

Mais.... n'est-il pas heure de retourner à son lit, surtout quand on a devant soi une traite de demi-lieue ?

—Aussi bien, qu'aviez vous affaire de venir ? Et madame votre mère est insensée de vous laisser courir les rues....

—Elle dort et ne soupçonne rien. Je m'étais fort réjouie par avance de la venue de M. de Pardaillan, et je l'ai attendu tistement jusqu'à ce que la lettre m'ôtat toute espérance de le voir. Si du moins vous fussiez arrivé pour me tirer d'inquiétude ! J'étais si fort en peine, que je n'aurais pu dormir.... Puis, on disait par tout le faubourg, que le peuple se remuait ; puis, de loin, la ville semblait en feu, à cause des lumières qui sont aux fenêtres des maisons.... Je suis donc monté à cheval [illegible] temps de changer d'habit....

—Vous avez, ma mie, plus de courage, étant fille, que n'en aurait la femme d'un vieux capitaine de retres....

—Je sors de l'hôtel de notre pauvre M. l'amiral, où j'ai su que vous soupiez ici avec des catholiques....

—Qu'importe ! je vous trouve un peu bien téméraire de vous intriguer ainsi de mes actions.

—Dix heures ont sonné à l'horloge du Palais, lorsque je passais sur le Pont-au-Change.

—Dix heures ou minuit, je m'en soucie comme de ça, et je ne me coucherai qu'au jour levé.

—Quoi ! mon ami, vous ne m'accompagnerez pas ? Allons, mettez-vous en elle devant moi....

—Non, vrai Dieu ! vous retournrez comme vous êtes venue, et demain vous serez réprimandée tout à loisir.

—Yves, mon ami, vous n'êtes pas sain d'esprit, ô mon Dieu ! Comment retournerai-je ?

—Pierre, tu es bien armé ? demanda-t-il sèchement au valet qui tenait la bde du cheval.

—Une dague, une épée et deux pistolets, monseigneur, répondit le valet, qu'avait servi dans l'armée calviniste.

—Et tu en sais faire bon usage ? a-t-en vitement, et dorénavant sois moins dole aux fantaisies d'une folle !

En prononçant ces mots avec fideur et sévérité, il tourna le dos à la jeune dme, rentra dans la maison et en referma la orte. L'inconnue, que cette dureté de la part du sire de Curson avait profondément blessé, resta un instant indécise et stupéfiée ; e regardait la porte dans l'attente de la voir se ouvrir, et elle croyait encore qu'elle ne partirains seule : on entendit le murmure de quelques sglots étouffés ; mais la porte ne se rouvranas, au bout de trois minutes elle s'indigna d'voir trop attendu, releva la tête, essuya ses leurs, rejeta sur son visage le voile attaché à s scoffion, et tira si vivement la bride de sa mture que le valet faillit être renversé par le eval qui prenait le galop. Au trépignement cheval sur le pavé, Yves de Curson eut un mords et se repentit d'avoir été cruel, ingr égoïste : il voulut arrêter le départ de la jne fille, qui n'avait pas d'autre tort envers lque d'avoir interrompu son jeu, et il se propit de la suivre, de la rejoindre, de ne pas quitter, lorsqu'il fut retenu et distrait de soûlée par une agression imprévue.

C'était Jacques de Savereux se démenait dans l'obscurité, en grondant, qui, rencontrant la jambe de sire de Curscne la lâcha plus, quelque effort, quelque pri que celui-ci employât pour se délivrer de lte étreinte, semblable à l'agonie d'un noyé qui se cramponne à tout ce qu'il peut sai Le pas du cheval s'éloignait et n'était déjà un bruit indistinct, lorsque M. de Curson bprit que son honneur était intéressé à ne pa partir. Savereux lui adressait des reproches des provocations, que la présence de témoins le forçait d'entendre et de relever, quoiqu'il dût les mettre sur le compte du vin, et les excuser dans son for intérieur.

—Mort et Passion ! criait Savereux, dont l'ivresse seule aliénait alors la bonté naturelle : monsieur le huguenot, si vous n'avez pas de caprices, tant pis pour vous, mais ne vous défendez pas d'en avoir, à votre barbe.

Quel fête y a-t-il au Louvre cette nuit ? dit un des gentilshommes qui étaient restés à la fenêtre de la salle du souper. Voyez ces porteurs de torches, ces petites troupes d'archers et d'arquebusiers de la garde du roi, le long des fossés ? N'était ce silence, je pensernis qu'on se bat quelque part.

—Monsieur de Savereux, dit avec douceur Yves de Curson, qui cherchait à calmer le ressentiment déraisonnable de ce buveur, nous reprendrons le jeu demain et jours suivants : mais il faut que je parte, ne vous déplaise...

—Vous partirez après m'avoir tué, si bon vous semble, par le sang-Dieu !

—Dieu m'en garde ! Etes-vous en démence ? Il vous faut dormir monsieur de Savereux, et cuver votre vin.

—C'est moi qui vous tuerai, j'espère pour vous punir de m'avoir privé de la vue de ma dame....

—Votre dame ? répliqua hautement le sire de Curson, qui prit alors l'explication au sérieux.

—Oui, ma dame, la plus belle, la plus plaisante, la plus honorable, la plus adorée !..

—Vous vous gaussez de nous, messire ! Vous ne connaissez seulement pas celle que vous nommez votre dame.

—Je la connais mieux que vous !

—La raillerie est mal saine et peut faire périr son homme. Si Pardaillan vous entendait..

Qui ? Pardaillan ? le fils naturel de Gonerin, le capitaine du régiment béarnois du roi de Navarre ?

—Vous êtes ivre, monsieur de Savereux, sinon vous seriez un maladroit et malhonnête homme !

—Sang et sang ! aidez-moi un peu à remonter là-haut, et je vous montrerai qui je suis.

Le bruit de cette discussion, qui dégénérait en injures et en menaces, avait attiré sur le palier de l'étage supérieur deux des convives portant de la lumière. Yves de Curson, pâle de colère prêtait l'appui de son bras à Jacques de Savereux, qui, non moins courroucé que lui, mais le visage pourpre et les paupières demi-closes, trébuchait à chaque degré et retombait de tout son poids sur la poitrine de son adversaire.

—Mille diables ! mille morts ! mille dieux ! répétait Savereux, dont la voix chevrotante était entrecoupée de hoquets.

—Compagnon ! cria de la fenêtre un gentilhomme s'adressant à un gros d'archers qui passaient à peu de distance, ce n'est pas veille de la Saint-Jean, et il n'y a point de feu de joie à la place de Grève ?

—Non, c'est veille de la Saint-Barthélemy, répondit le chef de ces archers ; le roi, dit-on, s'en va faire une chasse aux flambeaux, et nous sommes dépêchés pour contenir la foule des curieux.

—Voilà certes, dit un autre gentilhomme, la première chasse qui s'est faite contre les rats et les chats de Paris !

—Camarades, fermez la fenêtre ! dit d'une voix forte Jacques de Savereux, que le secours du sire de Curson avait ramené enfin dans la salle du souper et qui retrempait sa présence d'esprit dans de nouvelles rasades.

—As-tu pas peur que les bouteilles s'envolent ? retorqua un des assistants : ce seraient plutôt les dés et les écus !

—Vous serez témoins et juges du camp, messieurs : je provoque en duel monsieur de Curson.

En prononçant ce défi avec colère, Jacques de Savereux, qui pouvait à peine se soutenir et qui sentait ses jambes se dérober sous lui, tira son épée, qu'un témoin officieux venait de lui apporter, et se mit en posture de tenir tête à son adversaire. Celui-ci, dont le vin n'avait pu troubler la raison ni le sang-froid, refusait de prendre son épée et de s'en servir contre l'agresseur que l'ivresse empêchait d'avoir son libre arbitre : il se croisa les bras et resta immobile, vis-à-vis la lame que Savereux lui présentait presque à bout portant. Les convives murmurèrent de ce qui leur semblait lâcheté ; car ils n'étaient pas trop disposés en faveur du sire de Curson, qu'ils savaient huguenot et que le capitaine de Losse avait eu beaucoup de peine à faire admettre dans leur compagnie.

—Vive Dieu ! messire, vous n'êtes donc pas gentilhomme ! s'écria Savereux qui chancelait et s'appuyait au mur.

—Je vous prouverai demain, au jour levé, que je suis meilleur gentilhomme que vous ! reprit le sire de Curson, qui se repentait de n'avoir pas suivi la jeune femme et qui voulut sortir pour la rejoindre, s'il était possible.

—Halte-là ! compagnon, dit un gentilhomme en lui barrant le passage : vous donnerez d'abord satisfaction à celui que vous avez offensé. En garde monsieur !

—En garde, huguenot ! ajouta un autre que la vue des épées mit en humeur querelleuse.

—Courage, Savereux ! criait un troisième : Saigne, saigne ce maître parpaillot ! c'est œuvre pie !

—Par les cornes du diable ! monsieur de la Huguenoterie, disait un quatrième, vous avez affaire à une redoutable épée !

—Vous n'êtes pas dans votre sens, monsieur de Savereux ? dit doucement Yves de Curson qui répugnait à se commettre avec un homme ivre et qui ne voyait d'ailleurs aucun motif de duel entre Jacques de Savereux et lui. Bonsoir et à demain.

—Nenni, nous ne vous laisserons pas partie, dirent les témoins qui le retenaient, tant que vous n'aurez point vidé votre querelle.

—Je n'ai pas de querelle avec M. de Savereux, répondit-il impatienté, mais j'en aurai, si vous y tenez fort.

—Quoi ! beau sire, répliqua Savereux lui présentant toujours la pointe de l'épée, vous niez l'injure que vous m'avez faite ? Je croyais que MM. les hueguenots n'entendaient rien à mentir....

—Mentir ! interrompit le sire de Curson qui devint pâle et tremblant et qui saisit son épée qu'on lui tendait.

—En garde, mes braves ! crièrent confusément les assistants en remplissant les verres et en portant des santés à la victoire du champion catholique. Savereux, tire-lui son mauvais sang ! taille des boutonnières à son pourpoint !

Jacques de Savereux n'était que trop bien animé à pousser son extravagante querelle aux dernières extrémités ; les cris et les encouragements de ses amis avaient achevé de l'exalter, en ce moment, il eût juré de bonne foi que ses griefs contre le sire de Curson devaient être lavés avec du sang ; il se persuadait que celui-ci avait tenté de lui enlever une conquête et avait même usé de violence pour le séparer de cette femme, qu'il eût été fort en peine de nommer. Yves de Curson de son côté, avait fini par s'emporter malgré lui et ne pouvait plus châtier l'antagoniste qu'on lui opposait avec des provocations et des injures réitérées ; d'ailleurs, il ne pouvait croire que Jacques de Savereux eût trouvé dans son imagination échauffée par les fumées du vin tout un conte forgé à plaisir, au sujet de son caprice pour une inconnue : ce caprice n'avait rien d'impossible ni même d'invraisemblable, et c'était en prouver la réalité que d'en faire le sujet d'un duel. M. de Curson se sentait donc autorisé à prendre vengeance d'une intrigue qu'on lui avait laissé ignorer et que trahissait la démarche de la dame, à cette heure avancée de la soirée : l'esprit court si vite d'induction en induction, qu'il se félicita d'avoir par sa présence mis obstacle à un rendez-vous projeté ; il s'expliqua dès lors la fureur de Savereux et il donna aussi un motif à la sienne, que les railleries insultentes des convives avaient suffisamment excitée. Mais son indignation et son ressentiment ne tinrent pas longtemps, à la vue des efforts comiques que faisait Jacques de Savereux pour garder son équilibre et pour ne pas s'endormir. Il se promit tout bas de ne point abuser de l'état peu belliqueux de son adversaire, et il se mit seulement sur la défensive.

—Messieurs, dit-il au moment où les épées se rencontrèrent, veillez à ce qu'il ne se blesse pas en tombant.

Cette plaisanterie provoqua les murmures des témoins, et un redoublement de rage chez Jacques de Savereux qui marcha sur son ennemi avec tant de vigueur et de témérité, qu'il faillit le percer de part en part en s'enferrant lui-même ; mais le sire de Curson avait eu le temps de relever l'épée qu'il voyait venir droit à sa poitrine, et le coup, ne portant que dans le haut du bras, pénétra au travers des chairs sans atteindre l'os ni l'artère : il en résulta une large déchirure d'où le sang jaillit jusqu'au visage de Savereux qui lâcha son épée par un mouvement d'horreur et se rejeta tout épouvanté dans les bras de ses amis. Aucun ne se hâta d'aller au secours du blessé qui arrêtait son sang avec sa main et qui était moins ému que l'auteur de sa blessure.

—Ah ! monsieur de Curson s'écria Savereux dont les remords s'étaient vaguement éveillés au milieu de son ivresse.

—Il n'en mourra pas vraiment, ce paien de huguenot ! gromela un des instigateurs de ce fatal combat.

—Vous tenez-vous pour satisfait et content, monsieur de Savereux ? demanda un autre moins acharné contre les protestants.

—Pardonnez-moi, monsieur de Curson ! dit Jacques de Savereux réunissant ses forces pour se lever et s'approcher du blessé.

—N'ayez pas de regret de ce que vous avez fait, monsieur, répondit sans amertume le gentilhomme breton. Je vous rendrai peut-être un jour la pareille, et nous serons partant quittes et bons amis.

—Votre sang coule, mon pauvre monsieur de Curson !... Je m'envais quérir un chirurgien..

(*A continuer.*)